GAUMONT présente
Alain Chabat
#JeSuisLà
Un film de Éric Lartigau
CRÉATION SILENZIO - PHOTOGRAPHIE : INO PARK

GAUMONT présente

Une production RECTANGLE PRODUCTIONS

#JeSuisLà

Un film de Éric Lartigau

Avec Alain Chabat et Doona Bae

LE 5 FÉVRIER AU CINÉMA

Durée du film : 1h38

SERVICE PRESSE GAUMONT
Quentin Becker
Tél. : 01 46 43 23 06
quentin.becker@gaumont.com

Matériel presse téléchargeable sur www.gaumontpresse.fr

RELATIONS PRESSE
André-Paul Ricci & Tony Arnoux
Assistés de Pablo Garcia-Fons
Tél. : 01 48 74 84 54
andrepaul@ricci-arnoux.fr
tony@ricci-arnoux.fr

Synopsis

Stéphane mène une vie paisible au Pays Basque entre ses deux fils, aujourd'hui adultes, son ex-femme et son métier de chef cuisinier.
Le petit frisson dont chacun rêve, il le trouve sur les réseaux sociaux où il échange au quotidien avec Soo, une jeune sud-coréenne.
Sur un coup de tête, il décide de s'envoler pour la Corée dans l'espoir de la rencontrer.
Dès son arrivée à l'aéroport de Séoul, un nouveau monde s'ouvre à lui...

Entretien avec Éric Lartigau

Dans ses premières séquences, #JESUISLÀ semble faire la promesse d'une comédie romantique, puis le film revêt progressivement les atours d'un conte initiatique à la résonance très contemporaine. Comment cette histoire a-t-elle été initiée ?

L'impulsion de départ a été déclenchée par le producteur Édouard Weil de chez Rectangle Productions, qui m'a raconté un fait divers : l'histoire d'un Suédois qui rencontre une Chinoise sur Internet et qui se rend en Chine, avec le désir de l'épouser. Mais à l'aéroport, la jeune fille n'est pas là et ne donnera aucun signe de vie. Cet homme entame immédiatement une grève de la faim. Au bout d'une semaine, il est rapatrié sanitaire. Il y a eu un petit buzz sur ce personnage au moment des faits, et, d'ailleurs, à notre arrivée en Corée, on nous a appris par l'ambassade que, quatre fois par mois, des gens devaient être rapatriés après être venus à la rencontre de Coréennes, avec lesquelles ils n'ont jamais pu faire connaissance. J'ai trouvé cette histoire et ce parcours captivants, car ils disent quelque chose de la possible et absurde virtualité vers laquelle peuvent conduire les réseaux sociaux. C'est la porte ouverte au fantasme, à la possibilité d'un amour trop idéalisé. Chacun peut aisément se fabriquer son histoire. J'ai été happé par l'idée d'essayer de comprendre le mécanisme qui anime une personne en quête d'amour et d'absolu ; et son corollaire : que se passe-t-il lorsque le fantasme se transmue en réalité concrète ?

Comment avez-vous dessiné cette trajectoire de Stéphane ?

Ce qui m'intéressait, c'est que Stéphane est un personnage qui ne va pas mal au départ. Il ne veut et ne va pas faire la révolution, mais ce qui est en jeu avec ce voyage s'apparente à une profonde transformation intérieure ; au bout du compte, c'est un retour à lui-même qui opère. Dans l'écriture, je souhaitais travailler l'idée que le personnage de Stéphane s'invente une vie au cœur de sa propre existence au Pays Basque. Nous sentons qu'il est dissocié de lui-même et des autres. Il s'est inventé une réalité comme beaucoup peuvent le faire. Stéphane s'est beaucoup investi dans son restaurant et n'a pas été suffisamment attentif à ce qui se passait autour de lui. C'est quelqu'un qui cherche le contact avec autrui et qui aime faire du bien aux autres, par le biais de la nourriture notamment. Il paraît équilibré, tout semble couler de source dans son existence, sauf qu'il est à côté de sa vie sans en être conscient. C'était ce qui m'intéressait : qu'il parte soudainement à la poursuite d'une allégorie rencontrée sur Instagram. Et c'est vertigineux, car il la met en scène. Ce fantasme est un déclencheur. Nous allons nous rendre rapidement compte que son but ultime n'était pas de rencontrer Soo. Je suis persuadé qu'il le sait inconsciemment : ce que Stéphane recherche, c'est lui-même !

Dans PRÊTE-MOI TA MAIN, Alain Chabat joue un nez. Dans #JESUISLÀ, son personnage est chef cuisinier. Dans LA FAMILLE BÉLIER, il est question de surdité. Vous semblez tricoter des histoires où les cinq sens sont mis en relief et actionnent un bouleversement pour vos personnages...

Ce qui m'intéresse avec les sens, c'est qu'ils racontent notre part animale et qu'ils induisent un échange : une odeur fait penser à quelque chose, peut vous propulser dans votre enfance ; le goût est indissociable du plaisir de partager, et j'aime ce côté primitif de la nourriture. Ce restaurateur, qui ne connaît pas les codes de la Corée où il débarque, grâce à cet art qu'est la gastronomie, va pouvoir échanger avec un chef et concocter un plat à l'interface de ces deux continents : ce plat va lui permettre de faire l'expérience de l'altérité. Avec Thomas Bidegain, qui est aussi bon vivant que moi, nous avons trouvé immédiatement le métier de Stéphane. Je ne voulais pas qu'il travaille en ville, mais qu'il soit connecté à la nature dans son quotidien, et je ne voulais pas non plus qu'il soit reclus en ermite. Ses clients se déplacent à la campagne pour se faire plaisir dans son établissement.

Le film s'ouvre sur un plan de chêne majestueux, où se déploie votre amour de la nature et votre souci de relier votre personnage à la terre, même s'il entretient un rapport dépendant à son téléphone...

Un plan d'ouverture est important, car il embarque d'emblée le spectateur quelque part. Même si vous n'aimez pas les arbres, vous pouvez trouver fascinant toutes ces ramifications, qui ressemblent à celles de notre cerveau. Le chêne est mon arbre préféré, avec le ginkgo biloba. Les deux sont des arbres millénaires. Il y a quelque chose dans le chêne qui est noble, rustique. Je suis fou amoureux d'un chêne âgé de cinq siècles qui se trouve dans ma maison de famille. Quand j'étais petit, j'allais toujours me réfugier contre lui quand j'avais des soucis. Il m'était d'un vrai réconfort.

Parmi les animaux du film, il y a tout ce bestiaire empaillé qui peuple les murs du restaurant de Stéphane et représente des vestiges, des traces d'un passé qui ne lui appartient pas...

La taxidermie, c'est tout de même assez particulier... J'ai reçu, un jour, un héron cendré empaillé sublime, et j'ai fait le constat que ce héron a mis beaucoup de gens mal à l'aise autour de moi. Je comprends ce malaise. Car, même si l'animal est décédé, il demeure un corps momifié. Dans le film, c'est l'image du père que véhiculent ces animaux empaillés. L'antiquaire dit, d'ailleurs, que le père de Stéphane ressemblait à un sanglier.

Ce père agit comme un fantôme familial dont Stéphane va devoir se débarrasser pour se trouver lui-même...

Cette idée induit la présence de la poussière omniprésente et Stéphane va parvenir à se dégager de tout cela. C'est une première étape, déclenchée par Soo. C'est son rôle dans l'histoire : elle est un catalyseur, mais aussi un ange gardien.

Comment avez-vous réfléchi à la question du curseur à placer à l'écriture entre les tonalités ? #JESUISLÀ est-il à la fois une comédie romantique, une allégorie, un conte métaphysique aux petites touches presque fantastiques parfois... ? Tout était possible avec un point de départ pareil. Vous fallait-il trancher ? De fait, #JESUISLÀ est le film le moins identifiable de votre filmographie sur le plan du genre...

Oui, les genres de mes films précédents sont très marqués, mais là, c'est différent. La révolution que va vivre le personnage est intérieure, à la fois simple, prodigieuse et banale. Je souhaitais vraiment que mon personnage ne soit ni malheureux ni dépressif au départ. Tout va bien pour lui. Il fait avec tous ses manques, car il a une vitrine. Il s'est forgé une petite forteresse autour de cette vitrine. Stéphane ne pédale pas à contre-courant dans sa vie. Il est en phase avec les gens qu'il côtoie, avec sa réalité. Mais il y a d'autres réalités qu'il ne veut pas voir. Pour l'anecdote, j'ai un ami qui a appris que son fils était homosexuel quand celui-ci avait 25 ans : il est tombé des nues, parce qu'il ne pouvait pas s'imaginer cela. Il était en fait furieux contre lui-même de ne pas avoir voulu admettre ça plus tôt. Je me suis inspiré de cette histoire.

Il n'y a aucun jugement de votre part sur vos personnages. Sans doute Stéphane a-t-il fait de son mieux...

Chacun tente de faire au mieux, et par conséquent, fait avec. D'où la séquence entre Stéphane et son fils au petit-déjeuner qui suit le jour du mariage : là, Stéphane réalise que tout son entourage voit plus clair que lui. Mais à aucun moment, ses proches ne le jugent.

Ce qui est intéressant, c'est que l'odyssée qu'il va devoir vivre pour se reconnecter aux autres et à lui-même ne fait jamais sombrer le film dans le désenchantement. Et pourtant, lorsque Stéphane finit par rencontrer Soo, son fantasme se dissout et le désenchantement affleure légèrement, puis fait place à la légèreté. Votre film, finalement, mêle le rire à la tendresse et la contemplation dans un joyeux mouvement de balancier !

C'est ce qui me plaît au cinéma : les diversités et les contradictions. J'aime voir les failles d'un personnage. J'éprouve beaucoup plus d'empathie pour quelqu'un lorsque je perçois ses fêlures. La personne se met, dès lors, à me toucher, car elle me fait accéder à davantage d'intimité. Et je peux ainsi mieux la comprendre. Tout scénario proposé à cinq réalisateurs distincts donne cinq films différents. Mais celui-ci, donné à cinq cinéastes, donnerait cinq cents films contrastés ! Car c'est une ligne. Lorsque j'écris avec Thomas Bidegain, j'ai tout en tête : les cadres, les mouvements, les plans, tout. Donc au tournage, pour ne pas m'ennuyer, je tourne beaucoup d'autres séquences non prévues : je voulais tout le temps que Stéphane soit dans l'action, qu'il agisse pour créer le mouvement de balancier dont vous parlez.

Alain Chabat a rarement eu un rôle aussi physique au cinéma...

J'avais dit à Alain que ce scénario serait écrit pour lui. Il s'agissait donc d'amener ce personnage à divers endroits, vers toutes ses craintes, ses peurs, pour s'affronter, faire face à lui-même. Et Alain y est allé à fond ! En tout cas, il y avait de ma part une envie jouissive d'aller partout avec lui, d'ouvrir des portes dérobées.

Votre film a un petit côté jeu de pistes : vous égrenez de rares informations sur votre personnage, et c'est au spectateur de mener l'enquête...

C'est aussi pourquoi je voulais que le personnage d'Alain bouge tout le temps. Tout au long du tournage, j'ai écrit des scènes que je lui donnais au fur et à mesure. Cela l'a aidé à être en phase avec son personnage. Il s'étonnait chaque jour de ce que je lui faisais faire, comme la danse avec le walkman sur la scène dans l'aéroport, par exemple. Comme Alain est un homme curieux et que nous avons une confiance partagée, il a joué le jeu.

Le vertige menace dans votre film : Stéphane fait un bond en avant vers la lucidité dès lors qu'il met les pieds dans une salle de cinéma à l'aéroport. Là, le phénomène de projection/identification opère et il commence à y voir plus clair. C'est une scène à la fois comique et poétique. Et quand il sort de l'aéroport par le tarmac, quel soulagement pour le spectateur !

Oui, je souhaitais que Stéphane chemine progressivement vers plus de conscience. La salle de cinéma lui fait un effet miroir. Pour moi cette scène est celle où la part d'inconscient de Stéphane peut s'exprimer : il s'autorise à s'écouter et découvre une part de sa vérité intérieure. Par la suite, la notoriété illusoire qui va être la sienne le mène vers le débordement. C'est l'absurdité, le non-sens total. Stéphane n'a rien souhaité de tout cela, mais il suit son instinct et son inconscient va lui indiquer l'issue de secours. Le paroxysme, si on ne le manie pas bien, peut conduire à une forme de vertige.

F

Dans la séquence de la salle obscure à l'aéroport, comme dans l'ensemble du film, vous interrogez la place du romantisme aujourd'hui. Où en sommes-nous, selon vous, du romantisme à l'ère des échanges virtuels généralisés ? Les réseaux sociaux ont-ils modifié la carte de Tendre ?

Les réseaux sociaux alimentent le romantisme, mais de façon «kleenex». Sur la base de nos centres d'intérêt, une palette de gens qui y font écho se construit au fur et à mesure autour de nous. Nous pouvons donc passer une heure à fantasmer sur une fille, sur un arbre, sur une voiture... Nous sommes tout le temps en train de nous raconter des histoires. Et dès que l'on éteint la machine, ça fait «pschitt». Cela doit sans doute charger des choses inconsciemment en nous, mais dès l'instant où l'on a éteint notre téléphone, c'est le vide. Ces réseaux se font un peu le sas du rien avec tout. Mon film raconte que nous avons un besoin impérieux de romantisme. Et je pense être romantique moi-même.

Votre titre contient un petit paradoxe : le «#» crée le doute sur la réalité, sur la présence de l'affirmation «Je suis là».

J'ai trouvé le titre tout de suite, même avant de commencer l'écriture du scénario. Stéphane n'est tellement pas là... On en revient à la notion de présent, au sens propre du terme. La notion de temps me travaille sans cesse, car je suis captivé par ces questionnements : Qu'est-ce que le présent ? Qu'est-ce que le vivre véritablement ? Comment arriver à être en symbiose avec lui ? Et surtout : Comment l'être du point de vue du ressenti ? Comment faire confiance à sa part d'instinct ?

Stéphane photographie n'importe quoi et tout le temps. Qu'aviez-vous en tête en en faisant un homme dépendant de son téléphone ? A-t-il peur de perdre la mémoire ? Cherche-t-il à stopper la course du temps en capturant chaque moment de sa vie ?

Stéphane se réfugie dans une bulle. C'est le paradoxe : les réseaux sociaux créent l'illusion de nous relier au monde, mais ils peuvent également nous placer dans cette bulle. Le film pose aussi la question de ce que nous partageons réellement ou non.

Alain Chabat a un regard extrêmement ouvert. Ça le rend bouleversant, et séduisant ! J'ai l'impression que dans vos cadres, mais aussi dans la coiffure et le costume de Stéphane, vous focalisez l'attention du spectateur sur son regard...

Pour moi, Alain Chabat est de la même trempe que Gérard Depardieu. C'est un acteur que j'admire. Il incarne la puissance et la fragilité de Stéphane. Il a une empathie quasi totale dans la vie. C'est quelque chose qu'il promène avec lui. En le voyant simplement marcher, il y avait des indications d'un tiers de page de scénario que je pouvais rayer. C'est la force d'un acteur ou d'une actrice qui incarne d'un coup votre personnage. Alain est un être doté de cette capacité de non-jugement, et ça, c'était important pour jouer Stéphane. Alain est un être sans préjugés. Il pose toujours sur les gens un regard bienveillant, et il est doté de ce don sublime : il tire tout le monde vers le haut, il vous fait vous dépasser. C'est très vivifiant, car c'est un échange libre, qui permet toutes les combinaisons possibles. Il a une poésie et une délicatesse dans son regard sur les autres et sur le monde qui m'émeuvent beaucoup.

Comment qualifieriez-vous son regard, vous qui l'aviez déjà filmé dans PRÊTE-MOI TA MAIN ?

Il est innocent et pur, bien que chargé d'une vie dense. Hormis la douceur, il a une profonde humanité. Il a aussi quelque chose de très enfantin. Il induit toujours quelque chose de nouveau. Dans ses yeux, on voit qu'il est dans le présent.

Que diriez-vous de sa démarche ?

Elle est hyper enfantine. Elle me fait rire ! Elle est presque malhabile, mais il y met une assurance qui est très touchante. J'y vois un équilibre instable, comme s'il captait tout alentour et que cela s'accidentait dans sa démarche.

Pourquoi avoir choisi Doona Bae, une vedette Sud-Coréenne, pour incarner Soo, une femme ordinaire ?

Il s'avère que Doona est une star en Corée, mais ce n'est pas la raison pour laquelle j'ai pensé à elle pour ce rôle. Je la connais depuis une dizaine d'années. Nous nous fréquentons davantage depuis quatre ans. Je n'avais pas envie de tourner au Japon ou en Chine, et je me disais qu'en Corée, on pouvait se perdre, comme on peut se perdre au Monténégro, où se rend le personnage de Romain Duris dans L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE. La Corée apporte quelque chose de mystérieux. Ce pays est un monde de paradoxes, surtout aux yeux de nous autres Occidentaux. Un «non» peut vouloir dire «oui» et inversement. Il y a aussi quelque chose d'inquiétant, car les Coréens sont eux-mêmes inquiets, étant entourés d'ennemis avec la Chine et le Japon, qui les ont envahis par le passé. Aujourd'hui, il y a une guerre chimique avec la Chine, ce qui est une autre façon d'être envahi par le biais de la pollution. Je trouve ce pays fascinant pour toutes ces raisons. Et si le Nord débarque, le Sud est équipé pour faire dynamiter tous ses ponts, ce qui influence nécessairement l'état d'esprit des gens. Le danger est permanent là-bas. Et comme j'avais envie de tourner avec Doona depuis longtemps, cela a été l'occasion d'inscrire mon histoire en Corée.

Qu'a Doona Bae de singulier à vos yeux ?

C'est une actrice aux deux cents visages. Elle peut être d'une grande banalité et en tournant la tête, d'un coup, elle peut faire passer, dans ses yeux et le porter de son corps, un charisme absolu. Elle a aussi une manière de bouger très étonnante. Elle donne la sensation qu'on entre dans sa tête quand elle bouge et elle vous livre quelque chose de très fort, tout en étant pudique et réservée. C'est une fille sublimement intelligente, très curieuse, elle est aussi très fantasque et inattendue. Elle est libre. Tout ce que j'aime !

Le personnage de Soo amène la notion, magnifique et centrale, de «nunchi», qui réfère au langage non verbal, à l'exhortation à observer et décoder les émotions de l'autre sans les formuler. Cette idée ne vous permet-elle pas de faire l'éloge du mystère, inhérent au charme ?

Absolument. Nous cherchions avec Thomas Bidegain une notion typique de son pays que Soo amènerait et qui la singulariserait. Thomas est arrivé un matin avec cette idée trouvée sur Internet ! Nous avons embrassé cette opportunité, car il y a quelque chose de totalement irrationnel et que j'adore dans cette notion de «nunchi». Je trouve qu'elle traduit tellement bien l'Asie et l'Orient dans ce qu'ils peuvent différer de nous. Le «nunchi» permet de n'avoir pas besoin de tout formuler. J'ai toujours porté

cette notion en moi, depuis l'enfance, mais sans mettre de mot dessus. Cela fait partie intégrante de ma personnalité. Soudainement, grâce à ce mot, j'ai trouvé une définition à un ressenti qui était instinctif chez moi.

Comment avez-vous réfléchi au décor si graphique de l'aéroport ?

Nous nous sommes rendus sur place avec Thomas Bidegain, à Séoul, et sommes restés une semaine dans cet aéroport à écrire. Nous cherchions des lieux, des ambiances ; nous avons écouté, observé. Ce sas est une vraie ville en soi. Je trouve fascinant ce genre d'endroits où l'on peut croiser autant de gens en provenance du monde entier. Les aéroports me boostent en général, mais celui-ci a vraiment quelque chose de fort. Il y a toujours quelque chose à voir. Même les enfants ont des manières d'être en mouvement qui diffèrent des nôtres. Sur le plan graphique, cet aéroport est doté de beaucoup de rondeurs. Il peut être angoissant, car il a un côté glacial et impersonnel, et pourtant nous étions gorgés d'énergie en tournant là-bas.

Votre film est très lumineux dans son ensemble, même si vous y filmez trois décors aux énergies très différentes les unes des autres...

Je voulais le film brillant et coloré. Je trouvais enivrant d'avoir à relier trois endroits différents. Le Pays Basque, que j'adore, a une palette de vert très large. Une végétation dense et riche en mouvement. L'aéroport Inchéon à Séoul est lui une œuvre d'acier et de verre. Le parc qui surplombe Séoul à la fin du film, est un endroit éblouissant. Je voulais qu'il y ait de la nature dans la ville et que la rencontre de Stéphane et ses fils se fasse dans cet endroit-là. Mon chef opérateur, Laurent Tangy, est très sensible aux lieux et nous nous sommes bien retrouvés sur la question de la lumière. Mes cadres étaient précis, avec des mouvements toujours en lien avec l'énergie des personnages. Nous souhaitions que les décors soient à la fois distincts et reliés les uns aux autres par la lumière.

Pourquoi Blanche Gardin dans le rôle de la collaboratrice de Stéphane ? Et pourquoi avoir choisi de donner un accent du Sud-Ouest à son personnage ?

Je connais Blanche depuis quinze ans. J'adore ses spectacles. Elle me fascine. Elle a un regard au couperet. C'est une bombe d'énergie, de générosité, elle a un sens de l'improvisation qui est hors du commun. Elle est totalement connectée, tout en ayant les pieds bien arrimés au sol. Blanche m'émeut beaucoup. On sent un oiseau écorché, elle est dotée d'une puissance de feu remarquable et sa fragilité fait qu'on a envie de la protéger et la rassurer. L'accent du Sud-Ouest qu'elle adopte pour son personnage, c'est son idée. J'ai trouvé ça amusant et crédible.

Son personnage est spontané et fait avancer les choses avec des questions faussement naïves et un vrai sens pragmatique, à la manière presque de Bécassine...

Son personnage était périlleux, car il amène des informations importantes, mais il ne fallait pas que ce soit une succession de phrases informatives. Elle met en lumière Stéphane et nous révèle beaucoup de ses traits de caractère. Stéphane et elle sont deux personnages complémentaires. Et la perspective d'avoir Blanche et Alain à l'image ensemble me réjouissait au plus haut point, car je savais qu'une alchimie pouvait opérer. Chacun de ces personnages cogite à trois cents à l'heure, mais chacun a une manière bien à lui de l'exprimer et de bouger dans l'espace. Sans être un couple, ils en forment un ; ils offrent à voir une proposition de couple, finalement.

Pourquoi Jules Sagot et Ilian Bergala dans les rôles des fils de Stéphane ?

Le casting a été très long pour trouver les fils de Stéphane. J'avais du mal à trouver la « couleur » de ces personnages. Il fallait que chimiquement ça fonctionne, et j'ai été bluffé par les essais avec Jules Sagot. Jules a tout de suite amené un personnage ambivalent et libre. C'est quelqu'un à la fois de stable et de lunaire. Je souhaitais qu'il ait une part de mystère et je trouve que Jules rassemble cela. Quant à Ilian Bergala qui joue David, je l'avais dirigé dans LA FAMILLE BÉLIER, dans lequel il joue le fiancé du personnage de Louane. Il nous a envoyé des essais filmés et il m'a bluffé. Il avait atteint une vraie maturité, et il a une part d'enfance majuscule qui convenait très bien au personnage. Lui aussi, on a envie de le protéger, car on le sent vulnérable, et cela m'émeut au plus haut point. Tous les deux portent un très beau regard sur le monde.

Pourquoi avoir pensé à la cinéaste Delphine Gleize dans le rôle de la mère des enfants de Stéphane ?

J'aime ce personnage avec lequel Stéphane a gardé une relation complice malgré leur divorce. Je voulais quelqu'un de généreux, doté d'un beau regard encore une fois sans jugement. Delphine dégage quelque chose de très doux, aimant et sensuel. Elle a aussi beaucoup de caractère et c'est une bonne amie à moi. C'était donc une source de joie pour moi de partager cette histoire.

Comment avez-vous réfléchi au fait d'intégrer des écrans de téléphone à l'image ? Il semblerait que le cinéma ne puisse plus faire sans désormais, alors comment innover de ce point de vue ?

Ça a été une sacrée recherche avec les créatifs de mon équipe technique. L'habillage était compliqué à trouver. Il fallait que cela soit harmonieux à l'image et je devais anticiper mes cadres en fonction de l'incrustation des écrans de téléphone de Stéphane. J'avais une vague idée de composition et il me fallait trouver comment les habiller. Ce fut laborieux, mais très excitant, car il fallait que ce soit simple, lisible, graphique, fluide dans la narration et sans effets. Ces écrans amènent soit de l'information, soit de la comédie : c'est une histoire dans l'histoire, un vrai Rubik's cube ! Le fléau d'internet qui devient une vague envahissante. Encore une fois une affaire de paradoxe, les «like», commentaires et abonnements augmentent de manière vertigineuse, jusqu'à envelopper le personnage dans la scène du couloir de l'aéroport. Et pourtant il est au-delà de seul.

Comment avez-vous élaboré la bande sonore du film ?

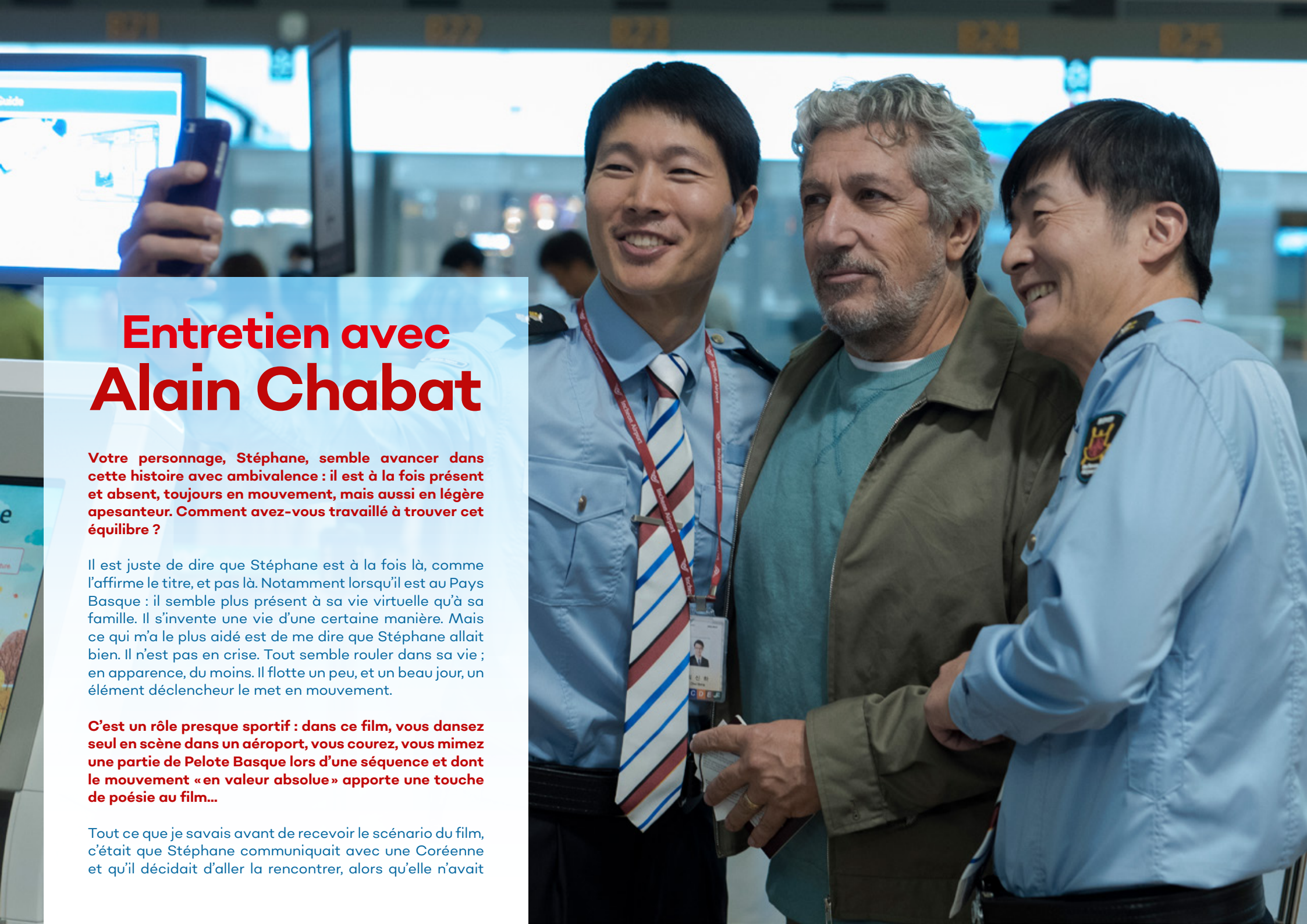
Pour les titres existants du score, je suis parti des musiques que j'écoute à l'écriture. J'écoutais notamment le groupe de rock The Shoes que forment Guillaume Brière et Benjamin Lebeau, mais aussi le chanteur franco-libanais Bachar Mar-Khalifé, dont le «Kyrie Eleison» est magnifique, ou le «Requiem» de Mozart, donc ça brassait large ! J'ai aussi retravaillé avec les frères Evgueni et Sacha Galperine, avec qui j'avais collaboré sur mes deux derniers films. Ce sont des garçons d'origine russe qui ont dans le sang une espèce de nostalgie et de pudeur combinées. Leur musique n'est jamais narrative, au contraire, elle vous embarque ailleurs. Trouver la musique d'un film est une des parties que je préfère dans le processus de fabrication. Le moment du score est un de ceux que je préfère dans la création d'un film. Un des moments les plus excitants. Evguéni et Sacha, eux aussi se dévoilent en écrivant leur partition. Je les admire. Le montage est une partition également. Avec Juliette Welfling, ma monteuse, nous sommes très à l'écoute du rythme d'une scène. C'est fascinant à malaxer.

Dans une très jolie séquence, il est question de la description d'un regard, celui du fils de Stéphane, qu'il compare à celui de son propre père. C'est très rare d'entendre décrire un regard au cinéma.

L'échange père/fils s'opère. À la fin du film, Stéphane a un déclic et ne regarde plus ses fils de la même manière. Une étape a été franchie. Cela est troublant pour le père et ses fils. Ils se sont retrouvés.

Le film s'achève sur un plan de Stéphane qui ferme les yeux, après avoir veillé à ce que son fils ne prenne pas froid. Finalement, #JESUISLÀ n'est-il pas l'histoire d'un homme qui recouvre la vue ?

Stéphane est content de pouvoir fermer les yeux à la fin. Une fenêtre se clôt. C'est un passage de vie. Ce que j'aime beaucoup dans ce personnage, c'est qu'il est très courageux. Catherine, son ex-femme, le lui dit, d'ailleurs. On en rêve tous, de passer de l'autre côté du miroir, mais c'est vertigineux et ça peut faire peur. On a tous en nous des questionnements sur les actions que nous n'avons pas eu le courage de faire. J'admire chez le personnage de Stéphane la détermination et le combat. Il faut être bien armé dans son crâne pour passer à l'acte. C'est tellement plus facile de baisser les bras. À la fin du film, la page est tournée. Et c'est aussi une renaissance : Stéphane se réinscrit dans sa propre vie...



Entretien avec Alain Chabat

Votre personnage, Stéphane, semble avancer dans cette histoire avec ambivalence : il est à la fois présent et absent, toujours en mouvement, mais aussi en légère apesanteur. Comment avez-vous travaillé à trouver cet équilibre ?

Il est juste de dire que Stéphane est à la fois là, comme l'affirme le titre, et pas là. Notamment lorsqu'il est au Pays Basque : il semble plus présent à sa vie virtuelle qu'à sa famille. Il s'invente une vie d'une certaine manière. Mais ce qui m'a le plus aidé est de me dire que Stéphane allait bien. Il n'est pas en crise. Tout semble rouler dans sa vie ; en apparence, du moins. Il flotte un peu, et un beau jour, un élément déclencheur le met en mouvement.

C'est un rôle presque sportif : dans ce film, vous dansez seul en scène dans un aéroport, vous courez, vous mimez une partie de Pelote Basque lors d'une séquence et dont le mouvement « en valeur absolue » apporte une touche de poésie au film…

Tout ce que je savais avant de recevoir le scénario du film, c'était que Stéphane communiquait avec une Coréenne et qu'il décidait d'aller la rencontrer, alors qu'elle n'avait

rien demandé. J'ai lu ce scénario comme on dévore un roman, un «*page turner*». Puis, au moment du tournage, j'ai pris conscience que ce scénario induisait plusieurs séquences d'improvisation. Dans l'aéroport, Stéphane se retrouve comme dans un sas. Ce sas le conduit à s'agiter. J'ai beaucoup demandé à Éric ce que le spectateur allait regarder dans ces séquences à l'aéroport. C'est vrai que toutes ces rencontres dans cet espace font de ces séquences des moments particuliers où se joue quelque chose d'intime pour le personnage, qui n'était pas évident à la lecture du scénario et qui se traduit par des séquences de mouvement et d'échanges à l'écran. Bien sûr, je n'en mesure pas les effets pour le spectateur.

Très peu d'informations lui sont données au sujet de Stéphane, hormis que son restaurant fonctionne bien, qu'il est en bons termes avec son ex-femme, mais que ses fils ne se confient pas à lui et que son père, décédé, a tout d'une figure du commandeur. Que vous êtes-vous raconté au sujet de Stéphane ?

Éric m'avait donné quelques informations en amont du tournage. Nous avons parlé de dynamiques familiales, comme celles que nous pouvons tous rencontrer dans nos vies. J'ai récolté ces quelques informations sans poser trop de questions, car je n'avais pas besoin de beaucoup d'éléments pour jouer Stéphane. Pour PRÊTE-MOI TA MAIN, quand j'ai découvert le film réalisé sur la base d'un scénario que j'avais coécrit, j'ai été cueilli par la profondeur émotionnelle qu'Éric avait su apporter. J'ai donc compris que, dans sa façon de fabriquer un film, beaucoup de choses allaient provenir de lui et allaient m'apparaître en découvrant le film fini. Fort de cela, je me suis lancé avec confiance dans ce projet. Et sur le plateau, Éric m'a glissé quelques informations sur les pensées qui pouvaient occuper l'esprit de Stéphane à tel ou tel moment de l'action. Il m'a rendu attentif à la manière dont des petits détails que mon personnage observait pouvaient influencer ses pensées. Éric, qui est un homme très sensible, m'a ainsi guidé, de proche en proche. C'est de cette manière que la surprise se glisse dans les interstices du film, à des moments où l'on ne s'y attend pas. C'est la même chose dans la vie : un simple détail peut vous bouleverser.

Comment avez-vous élaboré l'apparence physique de votre personnage ?

En cours de tournage m'est venue l'idée que Stéphane se fasse couper les cheveux. J'imaginais qu'il ait l'envie, au bout de plusieurs jours dans cet aéroport, de se sentir renaître et qu'en découle le désir d'une nouvelle apparence. Sur place, cet aéroport nous a donné des envies de liberté, comme la scène de danse qu'Éric m'a demandé d'improviser. Des gens nous regardaient et moi, j'y suis allé à fond sans réfléchir ! Sur ce tournage, de toute façon, j'ai vite compris que les journées n'allaient pas toujours se dérouler comme je les avais imaginées. Au bout d'un moment, j'ai donc cessé de faire des projections et des suppositions pour me rendre disponible et pouvoir vivre l'instant présent. En outre, dans ce contexte de tournage assez sportif parfois, il fallait être réactif et jouer avec ce qui était dans le champ. J'ai donc fait en sorte d'être très à l'écoute, ce qui est la moindre des choses lorsqu'on exerce ce métier, mais là, c'était particulièrement aigu.

Avez-vous appris les gestes essentiels de la cuisine pour ce film ?

Oui, et j'ai beaucoup apprécié ça. Il me fallait prendre des cours, car je ne cuisine pas du tout. J'ai travaillé avec l'équipe du chef cuisinier Cyril Lignac et une cheffe formidable, Aude Rambour. Il fallait, bien évidemment, que j'aie l'air crédible aux fourneaux ! Et j'ai adoré apprendre, car j'aime beaucoup qu'un rôle me fasse agir ; cela m'empêche de trop penser. En outre, tous ces gestes rendaient les séquences tournées au Pays Basque très dynamiques.

La cuisine est un langage universel et permet à Stéphane de nouer une relation avec un homologue à l'aéroport en Corée. En ce sens, il se distingue du personnage de Bill Murray dans LOST IN TRANSLATION ! Comment avez-vous vécu l'expérience du tournage en Corée ? Comment avez-vous perçu le décor ? Comment avez-vous communiqué avec les comédiens coréens ?

J'ai trouvé les gens très chaleureux là-bas. Ils sont très tactiles. Dans la rue, les gens se tiennent par la main, ils rient, se parlent, c'est très vivant. Bien sûr, beaucoup de codes m'ont échappé, mais j'ai eu la surprise de constater que je m'étais fait une fausse idée de la Corée du Sud. Le comédien qui joue le cuisinier à l'aéroport m'a épaté : il faisait beaucoup de propositions, il était très créatif. Cela a engendré un rythme et une écoute très favorables au film. C'est comme la vie : il faut savoir s'adapter et cette expérience de tournage en Corée nous a mis dans cet état-là immédiatement. Il faut aussi préciser que la personnalité d'Éric a favorisé ces bonnes conditions de travail.

Quel directeur d'acteurs est-il ?

Éric aime immensément les acteurs. Il a un don pour le casting. Son idée de proposer le rôle de mon assistante au Pays Basque à Blanche Gardin est formidable. On connaît sa puissance comique, mais elle a aussi construit un personnage crédible et très attachant. Sur un tournage, Éric est très bienveillant et très énergique. Il a une vision très claire de ce qu'il veut montrer et raconter, aucun doute là-dessus ! Il porte son équipe et embarque tout le monde avec son enthousiasme. Il cherche la justesse, mais il sait aussi lâcher quand il le faut. C'est quelqu'un qui prend grand soin de ses acteurs et de ses techniciens, naturellement et sans calcul. Il a su nous mettre à l'aise, Doona et moi, tout en entretenant une distance et un mystère qui ont été très utiles pour nourrir nos personnages. Toutes les scènes avec Doona Bae ont été des moments forts. Je ne vous apprends rien, Doona est une fantastique actrice. Elle est précise, surprenante et inspirée. #ElleEstLà, sans aucun doute. En plus, c'est quelqu'un qui aime rire, nous nous sommes donc bien trouvés là-dessus aussi.

La partition globale du film est très contrastée : Blanche Gardin va à vive allure et impulse un rythme soutenu dans ses séquences ; à l'arrivée à l'aéroport en Corée, le temps se suspend légèrement ; puis il y a l'immersion dans Séoul, qui engendre un autre tempo encore… Aviez-vous conscience de ces variations et comment vous y êtes-vous adapté ?

Le film est un voyage, extérieur et intérieur. Et le rythme et le timing du film sont très singuliers. Tous les tournages sont uniques, certes, mais je n'avais jamais vécu ce genre d'expérience. J'ai dû m'adapter à cela, comme à la langue évidemment, quand je jouais avec mes

partenaires coréens. On ne parle pas la même langue, mais chacun sent si c'est juste ou pas, de part et d'autre. Ce tournage m'a obligé à avoir mes radars ouverts non-stop, ça c'est certain !

Ce film a-t-il modifié votre rapport aux réseaux sociaux ?

Je ne suis pas présent sur les réseaux sociaux ; je n'ai ni Instagram, ni Facebook, ni Twitter. Mais j'en aime le principe. Avec Burger Quiz, nous avons des comptes et il m'arrive souvent de m'y promener. Je trouve les gens très créatifs, drôles et pertinents. Comme j'aime la comédie, je suis surtout à l'affût de conneries, et j'en trouve ! Mais je ne veux pas avoir de compte personnel, j'y passerais trop de temps et comme je dors déjà très peu…

Ce film, selon vous, n'est-il pas un bel antidote à la mélancolie ?

Je trouve le film très solaire. C'est une aventure. Il fait faire un voyage au spectateur et pour ma part, j'en suis ressorti souriant et plein d'émotions.

Que vous évoque le «*nunchi*», ce concept d'intelligence émotionnelle typiquement coréen ?

J'aime beaucoup cette notion. Elle est étroitement liée à la politesse et à la délicatesse. J'en ai parlé avec Doona et des membres de l'équipe coréenne, qui m'ont dit aussi que cette politesse pouvait être pesante parfois, mais pour l'étranger que j'étais là-bas, j'ai trouvé le «*nunchi*» très inspirant. Le bon côté du non-dit peut-être.

#JESUISLÀ n'est-il pas, aussi, un film sur la réconciliation avec soi-même, qui ouvre la voie vers les autres ?

Bien sûr. C'est un lieu commun, mais si l'on ne commence pas par travailler sur soi, le risque est de rester en surface avec les autres et le monde. Tant qu'on n'a pas affronté nos comportements, mensonges et systématismes, il nous est difficile d'évoluer. Stéphane, lui, bouge dans tous les sens du terme dans ce film. Son voyage lui est salvateur. Et Éric raconte cette histoire sans en oublier les aspérités et sans mièvrerie.

Liste artistique

Stéphane	Alain CHABAT
Soo	Doona BAE
Suzanne	Blanche GARDIN
David	Ilian BERGALA
Ludo	Jules SAGOT
Jane	Camille RUTHERFORD
Catherine	Delphine GLEIZE

Liste technique

Un film de	Éric LARTIGAU
Scénario et dialogues	Éric LARTIGAU Thomas BIDEGAIN
Produit par	Édouard WEIL Alice GIRARD Sidonie DUMAS
Producteur associé	Alexis DANTEC
Coproduit par	Christophe TOULEMONDE Fabrice DELVILLE
Musique	Evgueni & Sacha GALPERINE
Montage	Juliette WELFING
Directeur de la photographie	Laurent TANGY (AFC)
Assistant à la réalisation	Fabien VERGEZ
Casting	Richard ROUSSEAU
Décors	Olivier RADOT
Son	François MAUREL Roland VOGLAIRE Paul HEYMANS Olivier DÔ HUU
Costumes	Nadine LARTIGAU
Maquillage	Myriam HOTTOIS
Coiffure	Nicolas LE SCOUR

Directeur de production	Jean-Jacques ALBERT
Producteurs exécutifs en Corée	Yoon-Seol NAM Min-Ho HA Keystone Films Korea
Directrice de post-production	Mélanie KARLIN
Une coproduction	RECTANGLE PRODUCTIONS GAUMONT FRANCE 2 CINÉMA BELGA PRODUCTIONS QUARANTE 12 FILMS
Avec la participation de	CANAL+ CINÉ+
Avec la participation de	FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec la participation de	ENTOURAGE PICTURES
Avec le soutien du	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE via BELGA FILMS FUND
Avec le soutien de	KOFIC LOCATION INCENTIVE SEOUL FILM COMMISSION
Développé avec le soutien de	COFINOVA DÉVELOPPEMENT CINÉVENTURE DÉVELOPPEMENT 4
Avec la participation de	LA SACEM
Distribution France et ventes internationales	GAUMONT

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

© Photos : Jino Park © Photos : Benoit Fatou